

Petites Annales Valaisannes

BULLETIN TRIMESTRIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU VALAIS ROMAND

UN CENTENAIRE

Raphaël Ritz (1829-1894)

(Notice lue à la journée officielle de l'Exposition Ritz, le 19 mai 1929, à Sion.)

Mesdames et Messieurs,

Si l'existence et l'œuvre du héros de cette journée ne présentent ni heurt ni contradiction, je dois pourtant relever d'emblée une anomalie dans l'hommage qui lui est rendu et auquel vous avez tenu à vous associer : c'est l'abîme



Raphaël Ritz (1829-1894)

qui sépare celui dont nous célébrons la mémoire et celui qui, malgré son incompétence, fut chargé de cette tâche.

Eh, bien ! j'avoue sans rougir et en parfaite connaissance du vieux précepte : *ne sutor ultra crepidam*, que pour accepter cette flatteuse tâche je n'ai fait aucune difficulté. Car il suffit d'aborder Raphaël Ritz pour constater les traits dominants de son caractère : modestie, bienveillance, indulgence. Je me mets à leur bénéfice.

Pour avoir de son vivant frayé de plain-pied avec les plus humbles de ses compatriotes, il ne dédaignera pas que l'un d'eux jette sur sa tombe, à côté des palmes de prix apportées par ses émules, un petit bouquet de violettes des bois.

Dans cette étude sur Ritz, je passerai successivement en revue :

- I. La famille et le milieu.
- II. L'homme.
- III. L'alpiniste et le savant.
- IV. L'artiste.

I. La famille et le milieu.

Le P. Furrer, auteur d'une statistique du Valais, dit de la vallée de Conches : *Goms hat angesehene Holzhäuser, Viehhandel und auch Künstler*, en français : Conches se distingue par ses chalets, son commerce de bétail et aussi par ses artistes. Le bon père oublie le fromage, les fumeuses de pipe et les minéraux de Binn, omission bien vénielle dont, renversant les rôles, nous l'absolvons volontiers. Mais à quel voisinage condamne-t-il les artistes ! Quoi qu'il en soit, à partir du XVII^e siècle, cette vallée a fourni d'authentiques lignées de peintres et de sculpteurs. Innombrables sont les toiles ou travaux sur bois : stalles d'église, statues, médaillons, coffres, tables, berceaux, etc. qu'ils ont laissés et dont quelques remarquables spécimens figurent aux musées cantonal et national, dans certains édifices publics et maisons particulières du Haut-Valais, entre autres le château Stockalper, les Hôtels du Glacier du Rhône à Gletsch, Hôtel Couronne et Poste à Brigue, des Alpes à Mörel, etc. Dans le récit de son voyage en Valais en 1779, Goethe manifeste son admiration pour les ciselures dont s'ornait la chambre d'auberge de Münster où il passa la nuit.

La réputation de Maître Jean Ritz (1668-1729), de Selkingen, comme constructeur d'autels en pur style baroque franchit les limites de son canton.

Ses collaborateurs et ses successeurs Jean-Jodoc Ritz (1697-vers 1775), dont l'activité se déploya surtout dans les cantons primitifs et aux Grisons, Gaspard Leser, † 1763, son gendre, St-Gallois d'origine, devenu bourgeois de Selkingen, Joseph Benoît, 1718-1782, fils de Jean-Jodoc, chapelain de Mörel, héritèrent de son habileté. Les travaux de Jean-Georges-Garin Ritz (1706-1773) de Selkingen également, Dr en théologie, en philosophie et en droit, architecte, sculpteur et poète dramaturge, longtemps curé de Münster, révèlent une main de maître. Un de ses contemporains et parents,

Jean-François-Antoine Ritz de Mörel, († 1725), autre fils de Jean-Jodoc, est signalé dans les Annales de la famille de Courten, où il prit femme, comme « *pictor, sculptorque peritus* ».² Une branche de la famille, établie à Stalden, (vallée de Viège), a produit François (1788-1859), peintre, Antoine, (1800-1880), son frère, et Béat, (1829-1872), son fils, tous deux sculpteurs. Les frères Gumpisch (entre 1660 et 1720), Hussmann, Jean Holzer et Jean Imhof, tous trois à Ernen, Jean Steffen, à Fiesch (1700-1777), Pierre Lagger, à Reckingen, Georges Matig à Mörel, Georges Pfäfferle, Tyrolien d'origine, établi en Conches. d'autres encore au XVIII^e siècle, sont là pour justifier l'observation de l'historien Furrer avec cette rectification, toutefois, que l'extrême Haut-Valais peut s'enorgueillir à meilleur droit de ses artistes que de ses maquignons.

Pour en revenir à la famille Ritz, elle est originaire du hameau Zu Rottenbrücke, en face du village de Niederwald, sur la rive gauche du Rhône ; elle s'établit par la suite à Niederwald même et essaima à Selkingen, Belwald, Bitsch, Blitzingen et Ernen.

A en croire Raphaël Ritz, ses ancêtres seraient primitivement venus du Piémont ou de la Lombardie et se seraient appelés Rissi ou Ritsio, nom qui se retrouve au Tessin et dans l'Italie du Nord. Les encyclopédies citent un Rizzo, sculpteur et orfèvre à Rome, Sienna et Viterbe entre 1473 et 1506.

D'autre part, un arbre généalogique appartenant à la famille et remontant au XIII^e siècle, mentionne comme souche un de Ritzingen qui se serait nommé Ritz par abréviation.

Il serait plus conforme à la vraisemblance d'intervertir l'affirmation et d'admettre que c'est un Ritz qui aurait donné son nom à Ritzingen. En effet, d'après Zimmerli, Morf, Pittard, Stebler, Hoppeler, Biermann, l'immigration germanique, surtout du Hasli, en Conches vers le IX^e siècle a son itinéraire jalonné par les localités à suffixe *ingen*. Cette désinence rappelle selon Biermann, soit le souvenir de tribus entières portant le nom de l'ancêtre commun soit, pour les territoires à zone cultivable étroite, celui d'un colon isolé avec sa famille; c'est le cas pour les agglomérations disparues Bisingen, Rutingen, Lutzingen et celles existant encore de Ulrichen, jadis Ulrichingen, Reckingen, Gluringen, Selkingen, Blitzingen, fondées par des Ulrich, des Recken, des Gluren, etc. Au surplus le nom de famille Rytz, Ritz est encore répandu dans le canton de Berne.

La maison des Ritz à Niederwald a été transformée en auberge; l'enseigne: une Madone tenant un flacon à la main ne manque pas de piquant.

Laurent Ritz (1796-1870) frère de François et d'Antoine et père de Raphaël avait émigré de Niederwald à Brigue où il professa le dessin au collège des Jésuites alors à l'apogée de sa prospérité à la suite de l'expulsion de l'ordre de Belgique, de Hollande, de Russie et de France. Lui-même avait signé des

centaines de portraits et tableaux d'église ainsi que quelques panoramas alpestres ; son album de 32 vues du Valais (1835) est assez connu. Après des études à Manich et à Vienne, il avait terminé son apprentissage à Stans dans l'atelier de François Kaiser dont il épousa la fille ; la famille Kaiser produisit de son côté quelques artistes distingués : entre autres Henri (1813-1900) et Charles-Georges (1843-?) peintres religieux de l'école de Deschwanden, Emile (1846-1918) peintre de genre, François (1803-1883) sculpteur, etc. C'est donc de la double influence du milieu et de l'ascendance — d'aucuns verraient aussi en son prénom une prédestination, quoique son père prétendit n'avoir eu en vue en le choisissant que la protection de l'archange, conducteur du jeune Tobie — que bénéficia Raphaël Ritz ; une vocation innée fit le reste.

II. L'homme.

Né à Brigue le 17 janvier 1829, il fréquenta l'école et le gymnase de ce bourg, passant ses vacances à Niederwald. A 9 ans, il faillit succomber au typhus et cette crise entrava fatalement son développement physique. Lorsque le conflit entre le Haut et le Bas-Valais au sujet de la représentation proportionnelle en Diète fut entré dans sa phase aiguë, le séjour à Brigue de Laurent Ritz, qui ne cachait pas ses sympathies pour la cause de la justice, devint des plus délicats et peu après les événements d'avril 1840, il emmenait sa famille à Sion où il trouvait une situation analogue à celle qu'il venait de quitter. Ce ne fut pourtant pas sans crève-cœur que le déménagement s'effectua ; le journal intime en fait foi : « lundi, 31 mai nous quittâmes enfin Brigue, non sans émotion. Car après une si longue résidence, ce joli endroit était devenu cher à nos cœurs. Nous y avons laissé bien des amis dont nous primes congé les larmes aux yeux » et plus loin : « Notez bien ceci, mes chers enfants, pour qui j'écris ce journal, notez le bien et faites-en votre profit. Il y a toujours un désavantage et même un danger pour un homme sans prétention à se mêler à la politique ; ses idées fussent-elles si sincères, ses convictions si profondes et ses vues si désintéressées qu'il souhaiterait voir tout le monde heureux... Ce qui est arrivé, nul ne l'ignore et il ne me reste qu'à déplorer pour ma patrie qu'elle ait été poussée d'un extrême à l'autre et que soit elle, soit notre sainte religion aient servi de tremplin à des ambitieux. »

Raphaël et son frère Guillaume (1827-1910) qui s'occupa surtout de restauration d'armoiries et de tableaux d'église, poursuivirent à Sion leurs études classiques ; entre les heures de classe, leur père les initiait aux secrets de

sa profession ; on conserve de cette époque un dessin que Raphaël offrit à sa mère pour le jour de sa fête. Celui-ci avait d'ailleurs des préférences marquées pour la minéralogie et la botanique que lui enseignait le chanoine Rion.

L'heureuse vie de famille fut prématurément assombrie par la mort de la mère (1842), épreuve terrible qu'atténua, trois ans plus tard, le remariage du veuf avec Marguerite de Torrenté. Elle remplaça la disparue auprès du petit Raphaël qu'elle chérissait spécialement pour sa complexion délicate autant que pour la douceur de son caractère. Le bonheur refleurit au foyer et les événements de 1847 avec leurs corollaires, expulsion des Jésuites et changement des professeurs au collège de Sion n'empêchèrent pas Raphaël de terminer normalement gymnase et lycée et de jouir pleinement de son adolescence.

Une amusante aventure marqua ses vacances de 1849. Pour enrichir ses collections de plantes et de minéraux, il avait entrepris avec l'abbé Clément Bortis, le futur dramaturge, pour lors professeur à Sion, une longue excursion au Piémont et au Tessin avec retour par la Furka. Les sacs gonflés de butin avaient éveillé l'attention d'ouvriers italiens qui suivirent les deux naturalistes dans leur gîte nocturne sur une alpe solitaire. L'esprit débrouillard de Ritz le sauva, lui et son compagnon, d'un mauvais parti ; ils endossèrent par dessus leurs habits leur longue chemise de nuit et ainsi accoutrés apparurent, tels des fantômes à la clarté blafarde de la lune, à leurs agresseurs. Et comme le courage de ces derniers n'était pas à la hauteur de leur convoitise, ils détalèrent plus rapidement qu'ils n'étaient venus. Que ces courses aient été plus et mieux que de simples parties de plaisir, nous en avons la preuve dans le fait que Ritz à l'âge de 22 ans dessinait déjà un panorama du Torrenthorn et présentait à la Société scientifique valaisanne récemment fondée, une coupe géologique ainsi qu'une carte et une description topographique révisée de sa vallée natale.

En 1851, Laurent Ritz envoyait son fils à Stans pour se former dans les ateliers de Kaiser, son oncle maternel et de Deschwanden spécialiste de tableaux religieux. Mais l'art y sentait par trop la routine et le chablon (il sortit des ateliers de Deschwanden près de 2000 madones et saints) et la copie continue n'était pas du goût de notre Raphaël impatient d'affranchir sa personnalité.

Aussi en 1853, son père l'autorisait-il à se rendre à Düsseldorf où la peinture de genre et le paysage étaient en honneur particulier. Avant d'être admis à l'Académie, il se perfectionna dans la technique du dessin avec Charles Mucke, puis il suivit les cours de Schadow, le représentant du classicisme et de Schirmer et d'Hildebrand pour le paysage ; en mars 1854, il était élève de Charles Sohn, à la salle des antiques ; c'était, assure-t-on, un élève exemplaire, assidu à ses leçons, ne fréquentant ni théâtres, ni concerts, ni brasseries. Enfin, en février 1856, il entra à l'atelier du professeur Rud. Jordan qui exerça

sur lui une influence durable ; sa première toile : *Toilette d'une jeune Suisse un dimanche matin* (1856) fut acquise par l'association des artistes à l'exposition rhénane-westphalienne ; son *Colporteur en Valais* (1857) était accepté à celle de l'Allemagne du Nord, à Hanovre, et récompensé par une médaille d'argent.

Le conflit entre la Prusse et la Suisse pour la question de Neuchâtel et la mobilisation des armées des deux pays faillit suspendre brusquement le séjour de Ritz à Düsseldorf.

Mais l'alarme fut passagère ; et en août 1856 un fructueux et charmant voyage d'études à Klein-Bremen à la frontière orientale de la Westphalie, contrée des plus romantiques, réconciliait définitivement Ritz avec ses hôtes.¹

Il n'oublait du reste pas son canton et y passa les vacances de 1854, 1855, 1857, 1858 et 1861. De ses excursions estivales il conserva un volumineux dossier de motifs champêtres, ainsi une fontaine à Drône, scènes à Vissoie, etc. qui décorèrent par la suite son atelier à Sion.

L'année 1860 compte parmi les plus mémorables de sa carrière : il quittait l'écoie, où il avait eu pour condisciples et amis Rodolphe Koller et Benjamin Vautier, et ouvrait un atelier à son compte ; la notoriété s'y installait avec lui ; ses premières productions échelonnées entre 1857 et 1861 : *Histoire de Village*, *le Colin-Maillard*, *Chapelle dans la forêt*. *Avant l'école*, *Couronnement de la Madone*, *Au marché de Noël*, *Paysage Westphalien* et *Embarras d'études* furent accueillies avec une faveur inespérée, achetées à Bruxelles, Liège, Dantzig, Erfurt et Düsseldorf, etc. et reproduites par les revues illustrées, entre autres l'album artistique de Düsseldorf. Quant à la *Petite Cavalerie* (1862) qui montre un trio d'enfants à califouchon sur un tronc, exposée à Berlin, elle plut tellement au roi Guillaume Ier de Prusse, empereur par la suite, qu'il se la réserva pour son cabinet particulier.

Célèbre à 30 ans, Ritz ne voulait pourtant voir dans les flatteurs commentaires de la presse et dans les récompenses officielles qu'un stimulant ; il n'ambitionnait pas le moins du monde de travailler pour le roi de Prusse, fut-ce contre belles espèces sonnantes. Son père avançait en âge et le rappelait auprès de lui.

Rentré au pays en 1863, il parcourut d'abord la région d'Evolène pour s'exercer dans le genre alpestre, notant en même temps les particularités de mœurs et de costumes d'Hérens. Dès la même époque, il se livra à ses premières explorations de Valère, monument pour lequel il témoigna jusqu'à sa fin une affection spéciale.

Sur le désir de son père, il collabora, un peu malgré lui, à des tableaux d'église. C'est ainsi qu'il peignit trois tableaux d'autels pour l'église d'Ayent, deux pour celle de Tourtemagne (les apôtres *Simon et Judé* et une *Visitation*)

¹ Voyage renouvelé en 1859 et 1860.

et une Vierge pour la chapelle de Breitmatten. Mais hélas ! concilier le devoir filial, ses propres aspirations et les prétentions d'une clientèle aussi exigeante que bornée, était un problème trop compliqué. Les Ayentaux ne voulaient-ils pas pour leur Saint-Romain que les instruments des trois supplices qu'il endura successivement : mutilation de la langue, bûcher, strangulation, fussent simultanément figurés ? Ailleurs, on se plaignait de trouver à la mère de Dieu un visage trop profane et aux anges des formes nouvelles et inadmissibles.

Bref, dans cette réapparition au pays natal, Ritz, incompris, éprouva plutôt des désillusions. Il eut pourtant la satisfaction de voir son *Service divin aux Rogations* remporter la palme de la peinture de genre à l'exposition du Turmus suisse (1864) et acquis par le musée cantonal de Soleure. De cette époque date aussi un lumineux *Glacier de Zinal* (1865). L'artiste reprenait donc le chemin de Düsseldorf avec la volonté de se retremper, mais à peine installé, il prenait une grave bronchite dont seuls l'air des montagnes et les soins maternels purent avoir raison. Le retour était, cette fois, définitif ; malgré de flatteuses démarches pour l'attirer soit à Zurich, soit à Munich, Ritz ne devait plus quitter le Valais qui lui rendit en inspiration tout ce qu'il lui donna en attachement et en affection.

Son biographe et confident L.-L. de Roten raconte la difficulté qu'il rencontra au début à trouver des modèles. Les candides Saviézannes n'osaient pas poser par la crainte d'être reconnues... à Paris ou à Londres. Mais dès qu'elles eurent constaté combien elles étaient jolies en *image*, leur pudibonderie disparut. Et quand celles qui figuraient sur le tableau : *Le service divin au Sanetsch* (1869) virent l'attitude pieuse que le peintre leur avait donnée sans préjudice pour leur gracieux minois, elles amenèrent des amies toujours plus nombreuses et brûlant du désir d'être reproduites, elles aussi, sur la toile ; l'artiste avait beau leur expliquer que ce n'était plus possible, elles insistaient en disant qu'il y avait encore suffisamment de place *dessus*.

Ce n'était que partie remise. De Chandolin à Drône, la frêle silhouette du peintre sédunois fut bientôt populaire et bienvenue. Curé, conseillers et simples paysans l'accueillaient à qui mieux mieux, l'invitaient à leurs fêtes civiles et religieuses, lui accordant même, suprême honneur ! une stalle dans le chœur de l'église quand les vêpres avaient sonné, courte et opportune trêve entre le dîner et la raclette ; les jeunes filles revêtaient pour lui plaire leurs plus beaux atours et minaudaient à l'envi autour de lui pour se faire remarquer. Et le soir venu, quand les remparts du Château de la Soie s'illuminaient des reflets du couchant, Ritz ramenait à la capitale les amis du dehors que ces fines parties saviézannes enchantaient et à certain carrefour, avec le sang-froid que confère l'habitude, il savait quel raccourci convenait selon qu'ils avaient sacrifié au muscat ou à la malvoisie...

Si le plateau de Savièze a pris dès lors tant d'importance dans le monde des

artistes, s'il a pu être appelé le Barbizon des paysagistes romands,¹ c'est Ritz qui, le premier, l'a découvert et révélé, c'est à lui qu'il doit sa notoriété, de même qu'Évolène.

Mais comme il n'eut jamais d'élèves, il est impropre de le qualifier de fondateur et moins encore de chef de l'école dite de Savièze, où se sont illustrés les E. Bieler, H. Van Muyden, Alfred Reh fuss, les Vautier, les Franzoni, les Vallet, les Delapalud et les Dallèves.

En 1870, Ritz perdait son père. Le vide fait par cette mort fut comblé quatre ans plus tard par son mariage — il avait 45 ans — avec Mademoiselle Nördlinger, fille d'un ingénieur de Tübingen, dont il avait fait la connaissance au cours d'une villégiature à Vex. Belle femme, M^{me} Ritz servit parfois de modèle à son mari. On la reconnaît dans une madone à l'autel paroissial de la Cathédrale de Sion. Le gazouillement de cinq enfants anima peu à peu le nid familial. La perte d'une fillette en 1889 fit au cœur paternel une blessure qui ne se cicatrisa pas ; ce deuil lui inspira un souvenir : *Mort de notre chère enfant Maya*, où il mit toute son âme. Pour juger à quel degré il chérissait les siens, il faut parcourir ses agendas où tous les événements de l'année sont notés ; naissances, baptêmes, anniversaires, courses en famille, maladies, progrès scolaires, tout est soigneusement enregistré et tendrement commenté.

C'est exceptionnellement qu'il s'arrachait à son milieu pour assister à quelque réunion de sociétés savantes, de commissions pour la conservation des monuments historiques ou pour entreprendre quelque voyage à l'étranger, notamment à l'occasion d'expositions universelles : Paris 1867, Munich 1873 et 1879, Tübingen 1873 et 1877, Val d'Antigorio 1870, Forêt-Noire 1879.

Il leur préférait les randonnées dans les vallées et à travers les coteaux de son canton, ainsi que les ascensions de sommets ; le hameau de Maregnenaz, Grimisuat, Savièze recevaient sa visite quasi hebdomadaire.

Le val d'Anniviers (1868), la vallée de la Dala et la Gemmi (1870, le Val d'Illiers (1871), Zinal (1872), la Vallée de Lötschen (1873 et 1876), Zermatt et le Mont Cervin (1875 et 1882), Évolène (1867-1875-1876), d'autres encore furent explorés tour à tour. De 1885 à 1890, il passait ses étés, en famille, aux Mayens de Sion. De ces excursions, il rapportait des spécimens d'histoire naturelle, des observations archéologiques ou ethnographiques et surtout des cartons de croquis et d'ébauches.

Aussi son atelier de la rue de Savièze devenait-il bientôt une des curiosités de la capitale, non point à cause de son luxe ou de ses proportions ; il répondait on ne peut plus aux goûts discrets de celui qui l'occupait, mais uniquement pour la personnalité de celui-ci. Des représentants notables des lettres et des arts y défilèrent : Victor Tissot, Juste Olivier, le juriste Edouard Osen-

¹ Philippe Godet : l'Art en Suisse romande dans la *Suisse au XIX^e siècle*.

brüggen, auteur des *Wanderstudien aus der Schweiz*, le savant Yvan de Tschudi, le géologue E. de Fellenberg, les professeurs Rahn, M. Ulrich, Bracht, Schiers de Bâle, H. Schardt, Holzhalb de Zurich, les peintres Fäsi, Bieler, Vautier, Virchaud, Chavannes, Franzoni, Pata, Van Muyden et combien d'autres furent conquis par les qualités d'esprit et de cœur de notre artiste et devinrent, grâce à lui, de chauds et sincères amis du Valais.

Il ne payait pourtant pas de mine ; timide et réservé comme une jeune fille d'autrefois, il ne faisait certes aucune avance pour se rendre populaire ; fluet et chétif de taille, il semblait vouloir s'effacer et occuper le moins de place possible. Mais que de malice dans son regard, brillant sous le verre des lunettes, que de finesse dans son sourire une fois la connaissance faite et scellée, à la valaisanne, par un verre de vin ! Alors, il étonnait ses interlocuteurs par l'étendue de son savoir autant que par la drôlerie de ses anecdotes et l'imprévu de ses réparties.

Dans les veillées entre intimes, sa verve était inépuisable et ses improvisations sur le piano, surtout lorsqu'il parodiait le compositeur hongrois Liszt, étaient d'un comique inénarrable.

Docile au conseil paternel de se tenir à l'écart des luttes de partis, il jouissait de l'estime et de l'affection unanime.

Homme de peu de bruit, il n'en faisait que plus de bien. Sion n'organisait pas de manifestations publiques sans qu'il n'y contribuât : les reposoirs de la Fête-Dieu, les représentations théâtrales ou cortèges historiques — celui par exemple du Carnaval de 1879 qui représentait l'aurore de l'indépendance suisse — les ventes de bienfaisance,¹ les concours agricoles, les expositions, surtout celle de 1871 dont il assumait la décoration avec son collègue Vincent Blatter revêtaient avec son concours un cachet d'élégance et d'originalité qui en garantissait la réussite.

Jamais une pensée mercantile n'effleura son cerveau ; sous-estimant son travail, il fut souvent la proie des spéculateurs ; et après avoir été assailli de commandes et avoir vendu environ 120 toiles, à peine connut-il l'aisance ; moins désintéressé ou moins scrupuleux, il eut amassé une fortune. Sa famille et ses amis, l'art et la science furent les seules idoles qu'il servit et aucune excentricité, aucune des singularités qui souvent marquent la carrière de ses congénères ne vint rompre l'irréprochable unité de sa vie.

La santé déjà délicate du peintre était restée précaire depuis l'épidémie de grippe de 1889. Des rechûtes en 1891 et 1892 achevèrent de l'ébranler et l'air tonique des Mayens fut impuissant à enrayer le mal. Ritz déclinait à vue d'œil ; lui-même se rendait compte de la gravité de son état et disait d'une ébauche : « Je l'achèverai dans l'autre monde ; » il confiait aussi à ses intimes :

¹ Il offrit, par exemple, un de ses tableaux à une vente en faveur de l'orphelinat, et un autre, à une vente en faveur de la restauration de Valère.

« On trouvera bientôt sur la Planta un chapeau sur une paire de souliers et l'on dira : « Voilà tout ce qui reste de Ritz ! » en quoi il fut mauvais prophète.

Il succomba le 11 avril 1894 à l'âge de 65 ans ; et parmi tous les éloges proches ou lointains qui retentirent autour de son cercueil, je n'en trouve pas de plus expressif dans sa familiarité que ce passage extrait d'un article nécrologique de l'*Ami du Peuple valaisan* : « On n'aurait jamais cru qu'un si petit homme tint une pareille place ».

Il laissait quatre enfants, deux filles et deux garçons, dont l'aîné, le physicien Walther Ritz, né à Sion en 1878 et mort à Göttingen en 1909, fit malgré une trop courte existence honneur au nom qu'il portait et au pays qui le vit naître.*

III. L'alpiniste, l'archéologue et le savant.

Ritz ne fut pas exclusivement artiste peintre et pour bien comprendre sa manière comme tel, il convient de mettre préalablement en relief d'autres faces de son activité et de son talent.

Il aimait la montagne, celle des riants pâturages plus que celle des âpres sommets. Ce n'est pas sans raison que l'on a dit de lui qu'il se contentait de faire un tableau du Cervin ou du Mont-Rose, « vus de loin, au-dessus d'un premier plan fourni par des sapins déracinés et une cascade scrupuleusement photographique ». ¹ Mais cette règle souffre des exceptions.

Pendant qu'il travaillait à son *Sermon au Lac Noir*, au-dessus de Zermatt à 2558 mètres, le froid était si vif que pour réchauffer ses mains, il devait les tremper dans l'eau du lac ; il écrivait à ce propos : « Il faut s'habituer aux rigueurs et aux difficultés de la haute montagne et il est beaucoup plus facile de circuler par là-haut que de s'asseoir et de peindre des journées entières. »

Membre fervent de la section Monte Rosa du C. A. S., dont il était l'un des fondateurs et dont il fit partie du comité comme secrétaire et bibliothécaire jusqu'à sa mort, il a à son actif des ascensions et des passages de cols supérieurs à 3500 m., ce qui n'est pas à dédaigner pour l'époque.

Ses toiles alpestres : les *Ingénieurs sur la montagne* qui passe pour son chef d'œuvre, les *Touristes au Pic d'Arzinol*, plusieurs *Cervin* assez fades, le *Mont Collon*, les *Dents de Veisivi*, la *Dent Blanche*, proclament les uns plus, les autres moins, sa connaissance de la haute montagne. Mais si le pinceau de

* Raphy Dallèves, par Eug. de Boccard, Arts décoratifs, 1901.

Diday et de Calame dramatisent l'alpe et en rend le côté farouche et grandiose, celui de Ritz se complaît aux aspects gracieux et romantiques.

La topographie des Alpes valaisannes et bernoises n'avait pas de secret pour lui, témoins ses nombreux dessins et ses panoramas de la Bella Tolla, du Gornergrat, du Mont Collon, du pic d'Arzinol, etc., parus sous les auspices du C. A. S.

Il envoya à l'annuaire du C. A. S. un alerte récit de course de Sion à Zermatt par le col du Mont Brûlé et la Valpeline (1868-69), une description de la région montagneuse comprise entre la Liène et la Sallenze (1880-81) et surtout une notice sur la commune de Savièze (1875), dont le seul défaut est d'être trop courte.

L'*Alpenpost* publia sous sa signature une excursion à Evolène et au pic d'Arzinol. Mais Ritz ne se confinait pas dans des descriptions de lieux. Les légendes, traditions et coutumes, les souvenirs historiques et même préhistoriques le passionnaient également. C'est ce qui ressort de ses nombreuses communications, soit à l'annuaire du C. A. S., soit à l'Indicateur des Antiquités suisses sur la toponymie et les légendes de la vallée d'Hérens, sur les localités disparues de Savièze et de Conches, sur les vestiges de culte païen à Rarogne et à Tourtemagne, sur les pierres à sacrifice du Valais, sur les découvertes archéologiques à Géronde, Conthey, Isérables, Martigny.

Dans le domaine de l'architecture, mentionnons ses notices sur les fresques de l'Eglise de Valère, sur Tourbillon, Saint-Pierre de Clages, sur l'ancienne église de Saxon, etc. et environ 70 dessins d'anciens châteaux valaisans.

Valère, ouverte à tous les vents, exposée aux pirateries des gamins et aux pillages des brocanteurs d'antiquités, Valère condamnée à une ruine imminente et peu glorieuse, doit en grande partie aux efforts de Ritz sa conservation, sa restauration et son aménagement en musée cantonal auquel il présida en collaboration avec feu le chanoine Grenat, Eug. Theiler et Ch. de Preux.

Comme membre des Commissions cantonale et fédérale pour la Conservation des Monuments historiques et du Comité de la Société suisse de ce nom, il ne se lassa pas d'attirer l'attention des autorités et celle du grand public sur le plus respectable édifice de la vallée du Rhône. Ses efforts furent couronnés de succès.

Avec les architectes Vuilloud et de Kalbermatten, il avait été chargé dès 1880 de préparer un projet de restauration de l'Eglise de Saint-Pierre de Clages, cet autre précieux monument de l'Ecole carolingienne.

Il n'est pas jusqu'à l'histoire naturelle des Alpes pennines : botanique, minéralogie, géologie qui ne le séduisit dès sa jeunesse.

Membre de l'éphémère *Société scientifique valaisanne*, qui ne put survivre à la mort du chanoine Berchtold et de l'ingénieur Venetz, Ritz présenta à sa première séance une coupe géologique de la vallée de Conches, du Faulhorn

au Castelhorn par le village d'Ulrichen ainsi qu'une description topographique de cette vallée avec une carte sur laquelle il rectifie quelques erreurs concernant le nombre et la direction des vallées et des cours d'eau secondaires.

Il fit partie de la Murithienne et publia dans son bulletin en 1875 une liste par rang de localités des minéraux de la vallée de Conches où il insiste sur les richesses de la vallée de Binn.

En collaboration avec le curé Théodore Walpen, il donna dans l'annuaire du C. A. S. de 1887-88 une liste des minéraux de cette dernière vallée si explorée et exploitée dès lors.

Sous les auspices de l'Etat du Valais et de la Section Monte-Rosa du C. A. S., Ritz avait entrepris avec son ami, le musicien-botaniste F.-O. Wolf la publication des notes de son ancien professeur chanoine Rion sur la flore valaisanne, sous le titre : *Guide du Botaniste en Valais* (1872).

Il avait aussi collaboré au recueil de Légendes haut-valaisannes que publièrent en 1872 les abbés Tscheinen et Ruppen.

IV. L'artiste.

Alliant, comme j'ai tenté de le relever, la science et l'art, agrémentant par ailleurs d'un esprit bien latin une culture germanique, Ritz a droit dans la galerie des artistes valaisans à un rang à part ; non pas qu'il s'impose par l'originalité, la hardiesse ou la puissance de ses conceptions, mais pour avoir senti avant tout autre ce que son pays offre de richesses à qui se donne la peine de les découvrir et qu'il y a place au soleil pour un « art valaisan ».

Il reste en effet le précurseur, le réalisateur de la peinture valaisanne ; ses prédécesseurs s'étaient restreints au portrait ou aux tableaux d'église ; seuls Emmanuel Chaplay et Vincent Blatter, s'étaient essayés au paysage ; quant aux peintres confédérés et étrangers, ils avaient négligé les habitants pour ne retenir que les scènes de la nature.

« Il fut le premier à révéler le Valais, écrit Greillet ;¹ rarement un artiste s'attacha avec une telle constance à son canton, rarement vit-on une telle exclusivité dans le choix des sujets », et plus loin : « Ritz fut un beau type de peintre autochtone dont l'art s'est nourri uniquement du sol national et qui n'a eu d'autre idéal que de fixer en des tableaux toujours consciencieux et précis, souvent charmants, les aspects de son petit pays... Il l'a peint, visité

¹ Dans son ouvrage, les *Peintres romands*

ou non, célèbre ou non, en toute simplicité et en toute indépendance, laissant derrière lui une œuvre sincère et sans prétention. » Il était fait pour le Valais et le Valais était fait pour lui ; un long stage dans la capitale hessoise lui rendait, par comparaison, plus frappantes les particularités dont le Valais fourmille. Le secret de son bonheur à les interpréter réside dans sa connaissance parfaite des gens et des choses et dans une observation attentive et clairvoyante, aussi bien que dans la confiance et la sympathie qui liait l'artiste et ses modèles. S'il apporte une minutie de savant dans la reconstitution du milieu, c'est aussi dans leur naturel absolu — ce qui est la meilleure façon de poser — qu'il croque ses personnages et ce souci de l'exactitude poussé à l'extrême le rapproche des maîtres flamands.

« Ritz, a dit son ami l'archéologue Rahn, est l'un de ces artistes suisses qui ont le mieux pénétré dans la vie intime de leur peuple ». Et lui-même s'était pénétré de ce principe que « c'est dans sa simplicité que la nature est la plus belle et la plus grandiose, et que c'est dans cette simplicité que l'artiste doit l'interpréter. »

Ce sont des scènes authentiques de la vie sur l'alpe et au village et non transformées et embellies en vue d'un effet décoratif que la *Veille de Fête* (1873 et 1879) qui dépeint à la perfection les préparatifs de la Fête-Dieu en Valais, le *Premier Bouquet* (1875), idylle enfantine, *Sur l'Alpe* (1876), les *Faneuses de Savièze* (1879), *l'Evolénarde sur son mulet* (1882), *Prélude de Printemps* (1884), *Dans les Myrtilles* (1886), *Enfants de Savièze dans les Rhododendrons* et *Sieste de Midi* (1888), *Mois de Marie* (1891), et cette série de chevriers, plus heureux que des rois, fumant, ou jouant aux cartes, ou souriant à la vue de citadins, une nouveauté pour eux, et encore ce chant du cygne, ces émouvants *Pèlerins de Savièze*, homme et femme priant notre Dame de Chandolin de guérir leur enfant.¹

Ritz est aux aguets du détail pittoresque, nous en convenons, mais n'oublions pas que l'ouverture de la ligne d'Italie qui transforma le Valais y donna naissance à une industrie nouvelle, l'exploitation des beautés et des curiosités naturelles. Que son pinceau ait sacrifié peu ou prou à la mode et aux goûts du jour, c'est possible.

En perpétuelle bonne humeur et enclin à considérer la vie sous ses bons côtés, Ritz communique volontiers son optimisme aux personnages de ses tableaux de genre et les représente plutôt insouciant, gais, souriant ; même leur gravité s'illumine de confiance et d'espoir. C'est un reproche qu'il est permis de lui adresser d'avoir peint ses compatriotes, un peu comme des Napolitains, en constante posture de *dolce far niente* ou de prière, comme si l'amour et le travail ne comptaient pas pour eux.

Il lui arrive d'ajouter une note d'aimable fantaisie ou d'humour aux scènes.

¹ Ce tableau figura, voilé d'un crêpe, au salon suisse de Berne de 1897.

qu'il compose — tel le *Botaniste à la Montagne* (1872), où une chèvre indiscreète et inconsciente confond un herbier avec une crèche. Il égaiera une solitude par la présence de pâtres ou de petits animaux, voire de lutins et de gnômes — tel *l'Alpenmährchen*, ou le *Daubensee* (1878) et s'amusera à découvrir des silhouettes humaines dans les lignes d'un nuage ou d'une montagne.

Tout bon catholique qu'il était, Ritz se sentait peu d'attrait pour les images pieuses dans lesquelles son père et ses aïeux s'étaient spécialisés. Il s'était risqué à rompre avec le genre traditionnel, en plaçant les saints dans un décor valaisan, mais si sa Madone de Breitmatten avec le Bietschhorn comme fond avait été agréée par la famille Roten, il n'en fut pas de même à Törbel où son tableau du maître-autel représente la Vierge assise ayant sur ses genoux l'enfant Jésus et à ses pieds une fillette du pays qui lui tend un panier rempli de fleurs des Alpes.

Cette innovation, — combien goûtée depuis, par exemple à la chapelle de la Sage sur Evolène, — parut une hérésie; à contre-cœur, Ritz dut affubler d'ailes l'enfant agenouillé, mais il effaça sa signature du tableau.

Il renonça par la suite à peindre les habitants du ciel et situa ses motifs religieux non plus sur les autels, mais à l'extérieur des sanctuaires dans le grand temple de la nature. C'est un de ses thèmes favoris et traité de façon un peu conventionnelle que ces chapelles ou oratoires rustiques où officie un vieillard et devant lesquels une assistance bigarrée courbe un front plus ou moins recueilli. Mais ce sont précisément ces tableaux intitulés *Notre Dame de Longeborgne*, 1868, *Service divin sur le Sanctsch*, 1869, *Chapelle des Mayens de Sion*, 1871, *La Prière sur la Montagne*, 1875, *la Fête de Notre-Dame des Neiges*, 1881, au pied du Cervin pour lequel il reçut dix commandes, *la Messe sur le Lac des Quatre Cantons*, 1863, *Procession à Notre-Dame de la Garde*, 1867, etc., qui sont les plus aimés du public et qui furent les plus vulgarisés par les revues illustrées de Suisse et de l'étranger.

Pour les connaisseurs cependant, ce sont ses intérieurs qui compteraient parmi les œuvres les plus personnelles, les plus parfaites de Ritz.

Il a consacré cinq toiles à Tourbillon et plus de quinze à Valère, avant leur restauration. Quel sens exquis de l'architecture, quelle impression de décadence et de mélancolie se dégagent de ces intérieurs dont certaines fresques ou certains vestiges de décoration ou d'ameublement attestent l'ancienne splendeur, peuplés là par un couple de petits bergers se chauffant à un feu de brindilles (*Chevriers dans les ruines de Tourbilon*, 1880), ici par une nonagénaire décrépite très connue à Sion vers 1875, qui dit la bonne aventure à une jeune fille soucieuse de son avenir (*Valère, Tireuse de cartes*, 1869), ou montre les détails d'un chapiteau roman à un vieil antiquaire !

Pour être plus familiers, plus intimes, ses intérieurs de cuisines ou de chalets, n'offrent pas un moindre intérêt au point de vue documentaire. (*Cuisine*, 1871, 1876, 1885, *Pressoir à St-Léonard*, *Chambres de Paysans* à Ried,

(Löttschen) et à Evolène, etc., *Intérieur de la rue de Savièze à Sion 1873 et 1887*). Voici une salle d'école à Savièze avec un groupe de fillettes, fleurant un autel de la Vierge.¹ Voici une ancienne pinte de village avec son channier, ses chaises massives, et son fourneau en pierre ollaire avec dans un angle, le maréchal du village remettant le membre fracturé d'une fillette.²

Ces rayons de soleil, pénétrant comme un glaive dans le sombre d'archaïques locaux, sont une véritable trouvaille.

On ne saurait trop insister là-dessus : les productions de Ritz possèdent, à côté de leur valeur artistique, une réelle valeur culturhistorique. Elles constitueraient, pour le folkloriste qui entreprendrait la description de la vie populaire du Valais, une illustration de première main, et combien plus vivante, plus suggestive que les clichés photographiques dont on abusa par la suite.³

Alors que le Valais, même de la montagné, évoque et se métamorphose à vue d'œil, nous devons une reconnaissance particulière à celui qui a fixé sur la toile certaines manifestations de la vie populaire en train de disparaître ou déjà disparues : pèlerinages ou processions, théâtre à Löttschen, Fête des Rois à Savièze, etc. Il n'est pas jusqu'à ces scènes de 1860 empruntées à l'alpe qui ne soit d'un réalisme charmant, encore que s'inspirant quelque peu de l'esprit des *Fliegende Blätter*, comme ces touristes dégustant la crème à même les « baignolets » de bois ou installés par groupes et vidant des bouteilles, trop de bouteilles ! sur les corniches du Pic d'Arzinol.

Peintre de genre paysagiste, Ritz n'aborda qu'exceptionnellement le genre historique. Son tableau : *la Mazze*, esquissé dès 1886 et qui, commandé par l'Etat du Valais, devait faire pendant à la *Correction du Rhône*, 1888, qui orne le salon du gouvernement, resta inachevé. Il se ressent du délabrement de la santé de l'artiste et n'a rien de la vigueur hodlérienne. Il manque aussi le coup de pinceau final à *la noble Milanaise*, mise en chantier en 1882, illustration d'une légende haut-valaisanne.

Pour ce patriote et ce chrétien qui avait adopté comme devise ces vers souvent reproduits dans ses calepins :

*Gütiger Gott, erhalte mir
Frisch und Frei der Dinge vier :
Augen, Schönes zu ergründen,
Seele, Schönes zu empfinden,
Geist, das Schöne zu behalten,
Hände, Schönes zu gestalten.*

¹ Jeunes filles de Savièze, 1890.

² *Le Médecin improvisé*, 1867, que n'aurait pas désavoué Anker.

³ D'aucuns ne s'en sont déjà pas fait faute, comme le Français Gourdault, auteur de deux gros in-folios sur la Suisse (1879) et les éditeurs de revues suisses : la *Suisse illustrée*, die *Schweiz*, *Noël Suisse*, etc.

l'art dépassait la simple expression du beau. Il était convaincu que l'artiste avait un devoir moral et social à remplir. Aussi, remarque l'un de ses admirateurs,¹ tous ses tableaux sont-ils le développement d'une idée : celle de la foi plane dans ses cultes en plein air, celle de la liberté dans la *Mazze*, celle des joies de la famille dans le *Colin-Maillard*, la *Cavalerie légère*, l'*Attente du père*, etc., celle de la science aimable ou victorieuse des éléments, dans la trilogie : le *Botaniste*, le *Géologue*, le *Minéralogue*, 1883,² dans les *Ingénieurs sur la montagne*³ et le *Diguement du Rhône* à Rarogne,⁴ l'apothéose de la vie alpestre et des honnêtes distractions, le respect enfin de tout ce qui représente le patrimoine national dans la nombreuse série de ses tableaux de genre.

Quant à sa technique, elle trahit les défauts et les qualités de l'École de Düsseldorf qui affectionnait les teintes grises et brunâtres, baptisées par les professionnels du nom de sauce de Düsseldorf. Des collègues ou des critiques d'art — je leur laisse la responsabilité de leur opinion — ont relevé le mat et l'insuffisance d'éclat du coloris et de relief, dans l'œuvre de notre « Raphaël » certains sentimentalisme et mièvrerie dans la façon de traiter les sujets, quelque uniformité dans leur choix ; mais ces imperfections ne tiendraient-elles pas avant tout à sa nature sensible et rêveuse, plus portée vers l'idylle que vers le drame et l'épopée, et préférant dans l'expression les tonalités douces et délicates et les arrière-plans flous et vaporeux aux teintes vives et aux contrastes violents ?

Mais avec les années il s'efforça de se libérer de l'influence allemande et si l'on compare par exemple le *Service divin au Sanetsch* de 1869 avec la *Correction du Rhône* datant de 1888 et plus encore avec le *Rampe de Valère* de 1892, on constate le progrès réalisé.

Il délaissait de plus en plus son atelier, local d'ailleurs exigü et sombre pour peindre d'après nature et en plein soleil. La plupart de ses paysages de la seconde partie de sa carrière ont été exécutés entièrement sur place ; il revenait aux mêmes endroits et multipliait les esquisses jusqu'à ce que l'image lui donnât entière satisfaction. Il s'acheminait ainsi peu à peu vers le plein-airisme et l'impressionnisme mis à la mode par l'école française et y serait probablement parvenu, si l'état de sa santé n'avait entravé ses efforts et ses désirs.

Si plusieurs de ses œuvres, et parmi les principales, restèrent à l'état d'ébauches, la cause n'en serait-elle pas que leur exécution s'écartait trop de son idéal et qu'il attendait l'« éclair » qui hélas ! ne vint pas ?

¹ Que je soupçonne être Juste Olivier, dans la *Suisse illustrée* de 1872.

² Acquis par le Comité de l'Exposition nationale suisse, à Zürich. Dans le *Géologue* et le *Minéralogue* on reconnaît l'ingénieur Gerlach et le chimiste Brauns, à Sion.

³ Clo et Venetz.

⁴ Où l'on reconnaît Antoine Roten, conseiller national.

Des 200 toiles qui constituent l'œuvre de Ritz, une trentaine environ demeurèrent en Valais ; à peu près autant furent acquises par les musées suisses et étrangers ou par des associations artistiques ; le reste trouva des amateurs disséminés aux quatre points cardinaux, de Genève à Bâle, de Londres à Pétrograd, de Paris à Hanovre et même à New-York.

Outre de nombreux croquis et études que conserve pieusement la famille, il laissait 14 tableaux qui furent acquis par la fondation Gottfried Keller et répartis entre les musées de Berne et de Zurich.

Cette dispersion explique l'apparente anomalie que, si le nom de Ritz est populaire, son œuvre par contre est relativement peu connue dans son propre canton. L'album de reproductions photographiques édité par le libraire Galerini de Sion vers 1880 n'en peut rendre le coloris et la vie et est par surcroît épuisé depuis longtemps.

Aussi est-ce une initiative dont on ne saurait trop louer les auteurs, MM. J. Morand, archéologue cantonal, président du Comité Ritz, et C. Curiger, architecte, d'avoir tenu à célébrer le centenaire de la naissance de l'artiste aimé par une exposition rétrospective de ses œuvres, la première et probablement l'unique, aubaine exceptionnelle dont tous les amis du Vieux-Pays auront à cœur de profiter.

Je conclus.

Raphaël Ritz était cousin de César Ritz, l'illettré Conchard devenu par un enchaînement d'heureuses circonstances le génial promoteur de l'hôtellerie moderne et qui a donné son nom à des établissements d'une réputation mondiale. Loin de moi l'intention d'établir un parallèle entre les deux destinées. Qu'il me suffise d'en dégager la quelque peu vexante et humiliante constatation que la fortune et la renommée favorisent davantage les dispensateurs des plaisirs matériels que les dispensateurs des jouissances de l'esprit.

Et cette injustice, dont le sort et les hommes sont coutumiers, redouble notre admiration pour l'artiste probe, modeste et désintéressé que fut Raphaël Ritz. Il appartient à la catégorie de ceux qui ne commencent à vivre que lorsque la tombe s'est refermée sur eux.

Avril-Mai 1929.

J.-B. Bertrand.

Sources : Agenda de R. Ritz, notes personnelles.

Vie du peintre Raphaël Ritz, par *L.-L. de Roten* dans « *Neujahrsblatt der Künstlergesellschaft in Zurich, für 1895* ».

Ritz : Art. de *Waser* dans Dictionnaire des artistes suisses.

Ritz : Art. d'*Imesch* dans Dictionnaire historique et biographique suisse.

Blätter aus Walliser-geschichte, années diverses.

Grellet : les Peintres romands.

J.-H. Heer : Die schweizerische Malerei des XIX^e Jahrhunderts, 1905.

La Suisse illustrée, 1872.

Osenbrüggen : Wanderstudien aus der Schweiz, 1874.

C. Curiger : Catalogue des œuvres de R. Ritz, exposées à Sion, 1929.

Etc., etc.